

Voici quelques textes, dans un ordre chronologique ; depuis 1973. Ça creuse un sillon, une ride. Suite qui n'est pas de simple hasard. A la demande de tel ou tel colloque, de telle ou telle rencontre. Un fil les traverse dont le sens peut-être m'échappe. C'est pourtant le seul intérêt pour moi. Le reste n'est qu'écume, vite dispersée au gré du vent.

Choses qui se répètent, choses à redire, devant le danger qui menace aussi bien la psychanalyse que la psychiatrie. Car l'une ne va pas sans l'autre, quoiqu'on en dise. Du jeu est nécessaire dans l'articulation des thèses et des contrethèses ; un optimum d'imposture garantit une certaine légèreté, une certaine subtilité. Il s'agit ici d'une praxis qui essaie de se traduire. Non pas théorie d'une pratique ni pratique d'une théorie ; c'est d'un autre registre. Nous essayons de tracer quelques figures, d'accéder à un certain topos afin de résister à toute sélection utilitariste qui, dans un capitalisme généralisé, aboutit toujours à un partage, une ségrégation. Nous ne voudrions pas contribuer à l'édification d'une culture intégrée, « expansée », stratifiée : celle d'une société

qui, dans une téléologie d'euphorie, prétend gérer le service des biens. Nous sommes trop sensible au clivage universel et à son corrolaire : la « culpabilité objective », celle qui masque la Folie et la Mort par des attitudes de défenses et de démissions collectives. Les « bonnes âmes » pullulent et s'infiltrent insidieusement dans toute approche des faits concrets. La « pathoplastie » est devenue d'une extraordinaire complexité. Le fait psychiatrique est récupéré et affadi par les gens cultivés des « bonnes » ou des « mauvaises » sociétés. Chacun y va maintenant de sa « théorie » ; dans l'enthousiasme des idéologies ou des philosophies à la mode, certains praticiens en arrivent à se « leucotomiser » de leur propre expérience. Une sorte de schizophrénisation s'est emparée des sociétés de culture qui en arrivent à recréer des ghettos.

Pour qui écrire encore ? Pourquoi publier ces quelques réflexions ? J'ai quelque scrupule à gonfler le nombre fantastique de livres, de récits, de systèmes, etc. Mais en dehors d'un souci de rassemblement, d'apposition de textes les uns par rapport aux autres et de l'effet de sens qui peut en résulter, il y a cette marche interminable sur une terre en friche, souvent dévastée, et qui demande un minimum de commentaire.

Chaque article — « écrit » ou transcription d'un discours — apparaît comme une scansion, une virgule, dans une élaboration sous-jacente, quasi inconsciente. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un catalogue de « citations » qui exigeraient des commentaires. D'où l'aspect quelquefois allusif, brèche ouverte dans le récit, dans le « dit ». La question peut se poser, au niveau de notre travail quotidien, de la nécessité d'un « référent ». Ce qui compte, me semble-t-il, ce n'est pas un simple « non-dit » mais quelque chose qui se trame au niveau du « dire ». C'est dans le dire que

s'articulent les phénomènes de transfert, de désir, d'interprétation. Cette réflexion ne veut pas simplement souligner la non-clôture d'un discours forcément aléatoire ; elle essaie de poser le référent non pas dans l'ordre d'un « état de choses » mythique, mais au niveau du Réel, dont la traduction n'est que « textuelle ». C'est le textuel, ce dire, qui est l'étoffe de l'inconscient. Et c'est à lui que nous avons à faire, dans sa « dit-mension » d'ek-sistance, à laquelle on ne peut qu'indirectement avoir accès dans une transcription permanente.

Puissent, ces quelques textes, rester suffisamment ouverts pour qu'ils fassent signe, à qui voudra, vers un travail toujours à faire.

place de la psychothérapie institutionnelle*

I. PROBLÈME DE L'ALIÉNATION

L'aliénation sociale est une dimension générale de l'existence de chacun, qu'il soit « normal » ou fou. En dehors de ses racines économique-historiques, elle profite des lignes tracées par une aliénation plus foncière : celle qui résulte de l'accession à l'Imaginaire (structure spéculaire, moiïque, etc), et celle inscrite dans le langage (*Spaltung*).

Cette aliénation foncière est corrélative de l'articulation entre l'Être et l'Autre. Le psychotique — à partir de qui la psychothérapie institutionnelle se structure — souffre d'autant plus de l'aliénation qu'il est, la plupart du temps, dans l'incapacité d'accéder à la scansion de la parole (la « séparation » au sens de Lacan, l'interruption au sens de Blanchot, la *Versagung* au sens de Freud). Il en résulte diverses modalités de ce qu'on peut réunir approximativement sous le terme de schizophasie : allant du mutisme jusqu'au

* Texte écrit à l'occasion du colloque de Milan (*Psychanalyse et Politique*) de décembre 1973, publié en 1974 aux éditions du Seuil.